

LA PHILOSOPHIE ET LA GUERRE.  
=====

J'imagine que les historiens futurs, ceux-là mêmes qui écri-  
ront pour nos petits-fils l'épopée de la grande guerre, seront ten-  
tés à en chercher les causes profondes et actives dans ce qui fut  
la pensée du siècle.

Une manière de penser communément répandue au sein d'une na-  
tion, agit plus énergiquement que toutes les puissances financiè-  
res combinées sur ses directions politiques. Pour complexe que soit  
cette manière, analysée dans un recul fictif, elle apparaît mieux  
coordonnée et plus unitaire. C'est ce qu'a fait déjà l'Institut  
Catholique de Paris, définissant parmi les causes agissantes de  
l'orgueil allemand, l'oeuvre d'un Luther ou d'un Emmanuel Kant.

Alors qu'il semblait bien que les intérêts confondus de la  
finance internationale dusent agir sur le pacifisme des peuples  
, il s'est fait une fois de plus que l'or et l'argent furent comptés  
pour rien.

Le maître de l'heure, encore qu'il ne s'en rendît pas compte,  
fut Adrien Sixte, enfermé dans sa chambre - mais n'entendez par là  
qu'un symbole; et ce que je veux dire, c'est uniquement l'influen-  
ce active et prépondérante de ceux qu'on appelait avec dérision  
les théoriciens. A quelqu'un qui ferait entendre que Luther et  
Kant ne sont point dans les bagages d'un grenadier de Poméranie,  
il faudrait répondre qu'on n'en a cure et qu'il suffit que la poli-  
tique allemande se soit façonnée à l'image de cette Allemagne dé-  
finie par Hegel, qu'Henri Heine redoutait tant. Au reste, il y a quel-  
que connaissance des aspirations hégéliennes et du rêve allemand  
dans la tête du grenadier qui lance aux quatre coins de sa patrie  
ces chansons de marche orgueilleuses et balourdes que plusieurs  
journeaux nous ont traduites. Qu'on ne dise point que ce militaire  
n'a point conscience de ce qu'il est un homme allemand, c'est à  
dire à la fois un comble d'orgueil et de violence, un comble de  
méchante et sereine bêtise, fier de sa force musculaire comme de

son casque ou de son appétit. Et c'est une image de l'Allemagne elle-même qui n'a pas connu depuis quarante ans, jouissance plus douce que de faire, tel un bel athlète, craquer ses muscles solides à l'oreille du monde.

Elle a considéré la violence comme le signe certain de la force et la force comme l'unique raison de vivre, le seul critère, qui juge à la fois les nations puissantes et celles qui roulent déjà dans la poussière du passé. Dans sa pensée, le Santé justifie tous les excès. Aux gens replets, sanguins et bien nourris, la vie apparaît toujours sous cet aspect de truculence et de bonté qui jadis a frappé Candide.

Que si vous criez à la violence, au scandale, à la barbarie, vous retrouverez l'Allemagne pareille à la Marguerite de Goethe, au lendemain de l'amour, roulant entre ses doigts le bout de ses tresses blondes et s'étonnant d'avoir été si coupable.

L'Allemagne prise sur le fait a toujours eu l'air de sortir d'un rêve ou d'une digestion mal finie.

Or, pour qu'il se soit ainsi organisé à lui-même une mentalité complexe et féroce, ce peuple élu qui marche avec le nom de Dieu sur le nombril, a dû mêler à sa barbarie native une amalgame de faux principes, tournés vers sa justification.

Il n'y a plus de doute possible, aujourd'hui, sur la qualité et l'origine de ces principes, si clairement étudiés par Paul Bourget, du temps où il tirait encore des leçons de la guerre.

Mais, s'arrêter à Kant, ce n'est pas expliquer par une cause efficiente la commune et latente hystérie de soixante millions d'âmes!

L'idéal kantien n'est pas, il s'en faut de beaucoup, le raison majeure qui a donné à cette guerre son allure d'invasion barbare.

Je le demande en effet : quel temps y eut-il plus belliqueux que le nôtre? le nôtre, où l'on tressait des couronnes aux pacifistes, où l'on réglementait la guerre, où l'on niait la guerre en la menaçant des redoutables colères du prolétariat.... Un conflit des nations? Oui, des nêfles! Mais en même temps qu'on jetait les peuples dans leur tige, des herbes incombables, lourdes de graines.

dans l'accolade internationale, on nourrissait au sein des classes un esprit de haine et de convoitise, on semait la discorde sur le patron et l'ouvrier, le bourgeois et l'artiste. On allait bien s'aimer tous ensemble, de maison à maison. Mais dans chaque intérieur, on pourrait casser la vaisselle, plier des tringles, abîmer des visages, une orgue de barbarie couvrant les disputes des flons-flons de l'Internationale, ferait croire à la rue que la Paix régnait sereine au sein du meilleur monde.

D'ailleurs on ne s'épouvantait pas d'une telle existence. On la savait inéluctable, car il était bien entendu que des lois inamovibles régissaient le monde : **HOMO HOMINI LUPUS** ! On faisait des grimaces de politesse sociale, mais, une fois le prolétariat devenu conscient de sa force, on exproprierait tout : le nombre étant base du Droit. La lutte pour la vie ! Chacun reprit le vieux mot d'ordre, individu, famille, classe, mais on lui enleva ses barrières morales et devant lui parut alors la Terre illimitée où triomphent la Force et la Ruse, l'Immoralisme et le Suicide.

La concurrence humaine devint pareille à la concurrence animale ; impitoyable et fatale. Il eût suffi de l'ajouter en appendice à "l'Origine des Espèces".

Ainsi le déterminisme engendra pour le siècle, une métaphysique de l'existence inéluctable, toute commandée par des appétits et solutionnée par la force de l'adaptation. Doctrine de laboratoire ? Qu'on y prenne garde. Ce fut d'abord une hypothèse de savant ; puis un système qui ne dépassa point les murailles de sa chambre ; ensuite un livre qui s'intitula : "L'Origine des Espèces" - "Les Enigmes de l'Univers" - "Le Capital" ou les "Rougon-Macquart", enfin un peuple qui s'en empara parce que cette doctrine convenait à ses fins et à sa nature ; j'ai nommé l'Allemagne ; et, pour terminer, une guerre, la nôtre, qui réalise le plus sanglant et le plus désespérant des chapitres qu'ait imaginés Darwin !

On connaît dans "L'Origine des Espèces", des plantes robustes qui se dressent vers le soleil en étouffant d'autres fleurs dans leur tige, des herbes inombrables, lourdes de graines.

Elles tiennent à peu près ce langage :

Pour vivre, il faut être fort.

Or, la nature nous a créés fortes.

Donc, nous vivrons.

N'allez pas vous lamenter sur le sort des individus qui vont disparaître. Darwin les regarde à peine tandis qu'ils sont à mourir. La guerre qu'ils se font est impitoyable. Le triomphe est dans la force, dans l'adaptation au sol, au climat. Ne dites pas que la Force n'est pas le Droit. Le Droit n'a rien à faire devant les destins qui plient le monde. Or, tandis que l'Ethique allemande sourait seule, tombant dans l'Idéologie avec Kant, Hegel et Schopenhauer, dans la brutalité avec Nietzsche, la politique prussienne que dominait le brutal déterminisme de Wundt tenait à peu près ce discours au monde :

Pour vivre, il faut être fort.

Or, nous voulons vivre.

Donc, soyons forts.

Non pas forts d'une puissance accommodée au régime du Droit, mais <sup>aux règles de l'humanité</sup> forts d'une violence aveugle.

On ne réglemente point la concurrence vitale, on n'ordonne pas celle des peuples.

Le Christ avait dit :

Heureux, les simples !

Heureux, ceux qui souffrent pour la Justice!

Et qu'on n'ajoute point qu'il s'agit là de béatitudes uniquement célestes, car ce serait nier la civilisation, l'effort civilisateur de l'Eglise et donner raison à la phrase de Morrison J. Swift: "La religion ressemble à un dormeur pour qui les choses réelles sont inexistantes."

A rebours de cette formule, les déterministes ont permis de dire :

Malheureux les simples, ils seront broyés !

Malheur à la faiblesse qui se défend par la seule

Justice !

C'est ainsi qu'un réel progrès des sciences est devenu un effroyable recul de la civilisation.

PRINCEPS.